

## Sika Fakambi, « tombée en traduction »

**CONTEXTE >** Le Prix Baudelaire lui a été remis le 18 juin et elle vient de recevoir le Prix Laure-Bataillon, décerné par la ville de Saint-Nazaire, pour sa traduction de Notre quelque part du Ghanéen Nii Ayikwei Parkes. Sika Fakambi parle de son métier, de la fascination devant les textes à transmettre, de la place que la France répugne à faire à la diversité linguistique.

PROPOS RECUEILLIS PAR > DANIEL MORVAN

**PLACE PUBLIQUE >** Comment êtes-vous devenue traductrice ?

**SIKA FAKAMBI >** Un jour j'ai lu, je ne sais plus où, cette petite phrase, qui m'a saisie: « on entre en lecture comme on tombe amoureux ». Et le jour où, à Paris, quai des Grands-Augustins, à la Librairie australienne de Paris, qui n'existe plus depuis longtemps hélas, Elaine Lewis, merveilleuse rencontre, s'est penchée vers moi doucement et a déposé entre mes mains *Fetish Lives* de Gail Jones, c'est là, je crois, que je suis « tombée en traduction ». J'ai compris pourquoi, comment cette petite phrase, quelques années avant, avait eu en moi une telle résonance: j'ai su, en lisant les nouvelles de Gail Jones cet après-midi-là, assise dans ce gros fauteuil moelleux qui trônait au milieu de la librairie d'Elaine Lewis, que je souhaitais à la fois partir et devenir traductrice. Comme quand Barthes compare le plaisir du texte au fait d'« être avec qui on aime et penser à autre chose »... Il dit du texte qu'il « produit le meilleur plaisir s'il parvient à se faire écouter indirectement; si, le lisant, [on est] entraîné à souvent lever la tête, à entendre autre chose ». Je crois que le désir de traduire, je veux dire le désir conscient de traduire, a surgi là, en même temps que s'imposait à moi, levant les yeux des textes de Gail Jones, une nécessité impérieuse, celle de partir, d'aller à la rencontre d'autres visages, d'autres parlers, d'autres silences, d'autres imaginaires, d'autres écritures. Comme un appel de l'ailleurs, un ailleurs qui serait aussi moi, en lectures comme en voyages comme en rencontres.

**PLACE PUBLIQUE >** Le métier de traducteur est rarement mis en lumière. Deux prix prestigieux pour votre deuxième traduction de roman, cela change votre vie ?

**SIKA FAKAMBI >** C'est toujours un peu irréel, sans doute, même si cela me ravit et m'honore. Et cela augmente un peu la pression, peut-être. Par exemple, je crois bien que je suis maintenant censée accélérer le rythme dans mon travail: jusqu'ici, puisque j'ai toujours choisi de concentrer mon activité de traduction sur des projets qui me tenaient à cœur, et qu'à chaque fois il s'agissait d'auteurs inconnus en France... D'une certaine manière « personne ne m'attendait », et de ce fait je pouvais passer des mois, voire des années, sur un texte, sans être jamais sûre qu'il serait un jour accepté par un éditeur. Comme pour le roman de Nii Ayikwei Parkes, dont j'avais envoyé le premier chapitre traduit à différentes maisons dès 2008, sans que rien ne se passe jusqu'à ce que je fasse la connaissance de Laure Leroy chez Zulma en 2012.

**PLACE PUBLIQUE >** Comment avez-vous découvert ce livre ?

**SIKA FAKAMBI >** Depuis le début, je traduis de la poésie, et c'est en faisant des recherches autour du poète de la Barbade Kamau Brathwaite que j'ai « rencontré » Nii Ayikwei Parkes. Il venait d'éditer une anthologie où figurait un poème de Brathwaite, à la mémoire de l'écrivain nigérian Ken Saro-Wiwa, auteur d'un très beau roman intitulé *Sozaboy*. J'ai tendu l'oreille, j'ai tiré le fil, j'ai voulu savoir de qui Nii Ayikwei Parkes était le nom, en quelque sorte, et j'ai découvert là un jeune écrivain ghanéen, poète primé, déclamant certains de ses poèmes dans la veine du *spoken word*, et qui achevait l'écriture de ce premier roman, *Tail of the Blue Bird*.

**PLACE PUBLIQUE >** Un livre que vous avez aussitôt eu envie de traduire ?

**SIKA FAKAMBI >** Je lui ai écrit, il m'a envoyé le premier chapitre de son roman, que j'ai tout de suite eu envie de traduire. Autour de ce projet, sans savoir s'il allait ou non aboutir à une publication en français, nous avons correspondu pendant quelques années, avant de nous rencontrer finalement en 2012 au salon du livre de Paris, sur le stand de Zulma, devant Laure Leroy à qui j'avais envoyé le texte quelques mois auparavant et qui avait décidé de le publier. Il est vrai que j'ai un sentiment de connivence avec les écritures du Nigeria et du Ghana, pays proches du Bénin où j'ai grandi, mais mes premières explorations littéraires m'ont plutôt portée très loin des deux univers qui sont les miens au départ, l'Afrique de l'Ouest et l'Europe: et le premier auteur que j'ai voulu traduire a été l'Australienne Gail Jones.

**PLACE PUBLIQUE >** Donc, dans les marges de la littérature anglophone ?

**SIKA FAKAMBI >** Oui, j'ai entamé un cursus d'études canadiennes, et peu à peu cette exploration intuitive des marges de la littérature anglophone (par opposition aux « centres » que seraient la Grande-Bretagne et les États-Unis, largement prépondérants, me semble-t-il,



## LE PRIX LAURE-BATAILLON

Créé en 1986 par les villes de Nantes et de Saint-Nazaire, ce prix récompense la meilleure oeuvre de fiction traduite en français dans l'année. En hommage à Laure Bataillon, lauréate en 1988, son nom a été donné au prix après sa disparition.

Le Prix Laure-Bataillon est attribué conjointement à l'écrivain étranger et à son traducteur en langue française. Il est doté de 10 000 euros, remis pour moitié à l'auteur et pour moitié au traducteur par la Ville de Saint-Nazaire, Nantes s'étant retirée du prix l'an dernier.

Le jury du Prix Laure-Bataillon est constitué d'écrivains, de traducteurs et de critiques littéraires : Marianne Alphant, Geneviève Brisac, Pascale Casanova, Patrick Deville, Gérard Meudal, Jean-Baptiste Para, Anne-Marie Garat, Alain Nicolas, Arno Bertina. Le Prix Baudelaire de la Société des gens de lettres (SGDL), créée en 1980, est destiné à couronner la meilleure traduction française d'un ouvrage en anglais dont l'auteur est un ressortissant du Royaume-Uni ou d'un des pays du Commonwealth. Il est doté de 2000 €.

dans les départements d'études anglophones des universités françaises que j'ai fréquentées), m'a ramenée vers l'Afrique de l'Ouest, et plus particulièrement vers les auteurs émergents de l'aire anglophone.

**PLACE PUBLIQUE >** Quel est le déclic qui vous décide à traduire un livre? Quelles ont été les difficultés de cette traduction?

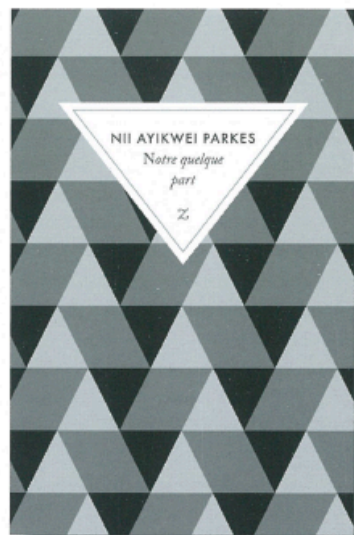
**SIKA FAKAMBI >** Il y a d'abord la jubilation et la fascination devant le texte. La principale difficulté était probablement de rendre en français les différentes langues qui imprègnent le roman: entre autres, le *pidgin* des policiers d'Accra, qui pour aller vite pourrait être décrit comme un anglais créolisé; la langue imaginaire et imagée du chasseur Yao Poku; les paroles de sagesse ancestrale portées par les proverbes... Et chacune des langues qui tissent ce récit raconte un monde, une vision du monde. En même temps, je dois dire que cette question des difficultés du texte me met toujours un peu dans l'embaras: d'abord parce que je me rends compte que j'ai du mal à parler de ma traduction, à expliquer, par des mots qui ne seraient pas ceux du texte, comment j'ai traduit ceci ou cela, car le geste de traduire est pour moi quelque chose d'assez organique, difficile à verbaliser. En rendre compte serait, idéalement, de lire le texte traduit en duo avec l'auteur lisant l'original! Il y a aussi que cette question des difficultés, pour le roman de Nii Parkes, me fait prendre conscience du fait qu'avant tout cette traduction a été un immense plaisir, comme si j'attendais depuis longtemps un texte comme celui-ci, qui me ferait replonger dans cette réjouissante mixture de langues qui a été, qui est pour toujours « mon quelque part » linguistique.

**PLACE PUBLIQUE >** Comment y êtes-vous parvenue?

**SIKA FAKAMBI >** En faisant confiance à mon oreille d'« enfant du Bénin debout », peut-être... Je plaisante, et c'est curieux que cette expression me vienne comme ça: ce sont les premiers mots de l'hymne béninois, qu'au temps de Kérékou, qui a dirigé le pays pendant 17 ans de marxisme-léninisme, il nous fallait chanter, au garde-à-vous, tous les jours en chœur, toutes les classes de l'école primaire de Ouidah rassemblées devant le drapeau planté au milieu de la cour... Souvenir très ambigu, à la fois oppressant et exaltant, mais à la réflexion cela fait sens, ce surgissement, comme un lapsus, d'une des réminiscences les plus lointaines et pourtant saillantes de mon enfance. Parce que cette époque-là, c'est aussi celle où j'ai pris conscience que je pouvais parler différentes langues et différents français — selon que je m'adressais en français à mon frère, ma sœur ou mes parents (un couple mixte), en mina à ma grand-mère paternelle (qui vivait avec nous), en français de France à mes cousins parisiens lorsqu'ils venaient nous rendre visite ou que nous allions les voir, en fon ou en « français fongbétisé » à mes cousins et copains de Ouidah et Cotonou, en

fon aux vendeuses de rue ou aux ouvriers de l'atelier de menuiserie que nous avions au fond du jardin, en fon très simplifié aux bouviers peuhls menant leurs vaches dans les champs derrière la maison...

Traduire, pour moi, disons que tout s'est sans doute décidé là-bas, dans ce Golfe du Bénin où j'ai grandi, cette enfance entre les langues et les cultures, dont j'ai aimé précisément ça: « être entre ». Pour traduire *Notre quelque part*, c'est sûrement de cela aussi que je me suis servie.



**PLACE PUBLIQUE >** La façon dont vous traduisez le titre original, *Tail of the Blue Bird*, en est un exemple?

**SIKA FAKAMBI >** Le choix du titre définitif se fait toujours en concertation avec l'éditeur. Le titre original du roman, *Tail of the Blue Bird*, n'est d'ailleurs pas celui qu'avait choisi l'auteur avant d'envoyer le livre à son éditeur anglais. Il l'avait d'abord intitulé *Afterbirth*, un mot qui en anglais signifie « placenta »... Toute l'intrigue du roman démarre après la découverte, au milieu d'une case dans un village reculé du Ghana, de restes organiques manifestement humains que les premiers policiers dépêchés sur la scène du « crime » prennent tout d'abord pour de la matière placentaire.

**PLACE PUBLIQUE >** Mais vous n'avez pas choisi pour titre: « Placenta »?

**SIKA FAKAMBI >** Quand l'éditrice cherchait un titre pour le livre traduit, Nii Parkes et moi avons à sa demande proposé quelques fragments du texte à partir desquels travailler. Cette expression de Yao Poku, « nous étions à notre quelque part », est la traduction littérale d'une expression courante en twi, une parole d'accueil évoquant, de manière plutôt métaphysique, un état de bien-être et de tranquillité. Une journaliste, Salomé Kiner, y a d'ailleurs reconnu le *lentos in umbra* (« nonchalant sous l'ombrage ») de Virgile, dans les *Bucoliques*, et j'ai pensé que c'était une belle lecture de ce fragment, qui est un leitmotiv du récit de Yao Poku. En tout cas, l'expression nous a paru intéressante aussi parce qu'elle fait quelque chose à la langue — en français comme en anglais.

De cette expression, nous avons extrait « notre quelque part », avec le sentiment que ce titre donnerait au livre en français toute son ampleur, à la fois linguistique, politique, et aussi poétique, car il est en soi très évocateur. « Notre quelque part », cela pourrait être bien des choses pour le lecteur. Ce pourrait être par exemple la langue au sens plein – celle qui fait de nous des êtres humains. Et maintenant que j’y songe, cela pourrait aussi évoquer un univers placentaire...

**PLACE PUBLIQUE >** Avez-vous rencontré en France l'équivalent de cette diversité linguistique? Que pensez-vous de ce que la France fait de ses langues? De sa langue?

**SIKA FAKAMBI >** Il m'est arrivé d'entendre parfois des gens, qui par ailleurs se disent grands lecteurs, y compris de littérature étrangère, tenir des propos particulièrement pédants sur les parlers régionaux de France ou de la francophonie, des gens qui, notamment, ont travaillé à gommer leur propre accent régional, et surtout qui affirment ne plus supporter d'entendre, lorsqu'ils reviennent visiter leur région natale, tel accent trop prononcé ou tel parler dialectal... C'est une chose que je n'arrive pas à comprendre, cette forme d'aveuglement, de surdité, devant l'immensité des possibles de la langue française, hors des rigidités académiques. Adolescente, je m'émerveillais d'entendre dans la cour de mon collège-lycée, à Cotonou, toutes les formes que pouvait prendre le français dans nos bouches d'élèves venus d'un peu partout: méfis aux origines diverses, jeunes « expats » français ou venus d'autres pays d'Europe, du Québec parfois, ou encore jeunes Béninois, Libanais, Syriens, Indiens... Je me souviens d'ailleurs que je m'amusais à écrire de petits textes dialogués pour essayer de capturer ces parlers « caméléons » que j'entendais autour de moi, dans la rue ou la cour de l'école, où le français populaire d'Abidjan était en vogue, mélangé au verlan qui nous arrivait des banlieues françaises, et aux expressions directement calquées sur le fon de Cotonou...

**PLACE PUBLIQUE >** Le paysage de l'édition française ne laisse pas une grande place aux écritures « multiculturelles »... pensez-vous que vous puissiez contribuer à le faire évoluer?

**SIKA FAKAMBI >** J'espère que cela est en train de bouger, justement, grâce à des maisons comme Zulma, entre autres, et parce que je veux croire que l'idée que l'on se fait de la littérature traduite est en train de changer, en même temps que changent les pratiques des traducteurs et celles des lecteurs de textes traduits – peut-être de plus en plus attentifs au fait même qu'ils lisent un texte « étranger », même s'il est écrit en français? Et j'ai l'impression, oui, que c'est aussi cela, la tâche du traducteur. S'il n'y avait pas eu la réflexion de traducteurs-penseurs tels que Antoine Berman ou Henri Meschonnic, et aussi André Markowicz, ou Laure Bataillon, dont l'essai *Traduire, écrire*, un petit

livre d'entretiens, textes critiques et correspondances, m'a également marquée, j'aurais évidemment eu une tout autre vision de ce métier, de sa pratique, et peut-être que j'aurais écouté moins longtemps que je ne l'ai fait cette petite voix intérieure qui, au fil des années, me disait: continue de traduire. Ces traducteurs ont montré, par leur pratique et leur réflexion, que traduire, cela peut aussi être augmenter le français, « étranger le français ». Faire entendre un français plus vaste qu'on ne nous le fait croire ou qu'on ne veut bien l'admettre: un français qui peut contenir des multitudes.

**PLACE PUBLIQUE >** À quel moment savez-vous que vous avez réussi à traduire un texte?

**SIKA FAKAMBI >** Quand je lis le poème ou le texte de prose traduit en français, et qu'il me semble retrouver le souffle, la voix de l'auteur, celle que j'ai perçue au moment de ma lecture de l'original.

**PLACE PUBLIQUE >** Existe-t-il des textes intraduisibles?

**SIKA FAKAMBI >** Devant pareille question je me sens toute petite. Je préfère donc m'en remettre à cette possible réponse faite par le poète Adonis qui, invité aux Assises de la traduction littéraire à Arles, en 2003, disait: « La métaphore agit dans le poème comme le feraient des fleuves souterrains. Elle déborde la limite des mots. Par elle, le langage s'ouvre à l'infini. Et si nous ajoutons que les mots dans chaque langue passent par différents âges liés à la culture, à la politique, à l'histoire, aux mythes, nous comprenons l'impossibilité de la fidélité et de l'exactitude en traduction. Les mots dans le poème sont comme des ponts: on ne les traduit pas seulement en tant que tels, mais pour l'espace qu'ils parcourent. À quoi sert de traduire le nuage, si on ne traduit pas l'eau qu'il porte en lui? De même, on ne traduit pas la tige de la rose, ni ses feuilles: on traduit son parfum. »

**PLACE PUBLIQUE >** « L'inspiration » ou « la grâce » existent-elles lorsque l'on traduit, à quoi les reconnaissez-vous?

**SIKA FAKAMBI >** Difficile de me reconnaître dans cette terminologie mais, lorsque je traduis, il peut arriver que je me sente « traversée » par le texte qui s'écrit: je dirais presque comme par une fièvre. Surtout en poésie. C'est ce qui a pu se passer, par exemple, pour ma traduction du poème *Georgia* d'Andrew Zawacki, ou pour *Negus* de Kamau Brathwaite, et même pour certains passages du récit de Yao Poku, dans *Notre quelque part*. Je n'appelle pas cela « inspiration » ou « grâce », d'ailleurs je n'ai pas vraiment de mot pour décrire ce qui me traverse dans ces moments, mais j'en sors comme on sort d'une lecture bouleversante, et souvent le texte qui résulte d'un « premier jet » écrit dans cette sorte d'euphorie ne bouge pas tant que cela ensuite. ■